

Jean-Yves Cadoret

TOMBEAU DE VELLEDA

(extraits)

Mis en ligne le 27 mai 2016
Dernière mise à jour le 20 mars 2023

LA CITE AMNESIQUE

*Denn Herr, die großen Städte sind
Verlorene und Aufgelöste...*

Rainer Maria Rilke, *Le livre de la pauvreté et de la mort*

*L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère,
la cité énorme au ciel taché de feu et de boue...*

Merci, merci Rimbaud pour ce feu et cette boue qu'un brouillard de mensonges nous cachait, à quoi d'autre se raccrocher dans ce port qui tourne le dos à la mer sitôt qu'on met pied à terre,

qu'on tombe de sa nef cathédre

dans cette cité énorme qui ne répond à aucun nom et porte pourtant tous les noms des villes où nous avons vécu

car nous y avons vécu naguère, mais nous avons perdu nos repères en même temps que la parole,

où sommes-nous donc dans la lumière violette, avenues désertes, vivants hors d'atteinte,

nul commensal, nul concitoyen à qui demander notre chemin

à quoi se raccrocher sinon aux paroles des morts, à leurs aveux de ponce qui déjà s'érodent,

à nos anciennes paroles, ce tas de ruines fumantes sous le ciel taché de feu et de boue,

à ces cadavres d'oiseaux sur le quai des départs

Notre jeunesse – notre champagne – dites-moi ce ne fut jamais que le temps des erreurs et des salles froides – et sa couleur des après-midi de pluie – ses vaines angoisses – la tendresse envolée – les cathédrales de la cité amnésique – et nos paniques – devant nous comme un saule on efface la buée des calices – l'herbe du chant –

cette parole au bord du silence, que nous dit-elle que nous n'avons pas su entendre

appel du vide ô vertige, plus hauts les murs plus grand l'abîme, sa clameur muette bourdonne aux tempes,

installe la nuit dans la chambre

appel du vide,

appel du sang,

feu et boue, ô désir

*sous les porches se blottissent les étudiantes aux lèvres d'eau nue –
et le vent accrochait nos cheveux aux miroirs –*

mais l'image qu'à présent ils nous renvoient est celle d'un inconnu, nous voici
devenus suspects dans notre propre ville, tenus sous l'œil orange d'un pigeon
estropié,

le vent nous scie

la cité nous oublie

Quelle déchirure du temps nous délivrera des terreurs de la nuit, quelle croche
du chalut dans la matte des mots

dans le tumulte des phrases gigognes entre quelles lèvres, au point limite du
corps, ô foudre, les miroirs se briseront ils

entre quels cils retrouverons-nous la vue

l'or perdu

entre quels signes neufs

le silence du commencement

Oui, Rimbaud : se taire

s'encorder

... Point de cantiques : tenir le pas gagné.

SUITE POUR LA DESCENTE DE CROIX

(Improvisation dans un gymnase

pour chœur, boîte à sons, saxophone alto, bongo et orgue électrique)

... Tu marches à pas comptés dans un pays sur lequel l'homme n'eut jamais prise - ni le temps - un pays doublement sans mémoire - tu marches et l'inventes à mesure - comme à la pointe du souffle du saxophoniste - au bout des doigts de l'organiste et du bongocero -

Tes pas sonores dans la cage du corps font se lever une montagne d'échos - des images sans nombre - lambeaux de roches et de chair - en jaillissent qui s'entrechoquent - brouet de notes et de mots - et que tu portes - fausse pythie - mâche-laurier - comme un masque de folie -

Ton crâne bourdonne - morve - morve - marteau piqueur du cœur - dézingage de l'âme - tu es immensément fatigué - comme si pesait sur tes épaules la moitié noire de la terre -

Comment repousser la nuit qui partout gagne - la nuit buvard qui te vide de ton sang - comment échapper au supplice des clous -

... Tu marches et tu rêves d'une mort de rétiaire - ici et maintenant dans l'arène grise du gymnase de fer - clown triste - piètre pêcheur - ni ton filet ni tes grimaces ne pourront rien contre les murailles d'eau glacée qui t'enserrent - et d'où naissent des monstres -

Au front nul sceau qui t'épargne - cette longue plainte qui te parvient d'une étoile tombée des lustres - et que rythment - locustes couronnées d'or - les battements de la peau tendue - et les traits de l'orgue scorpion - te fichent dans la vanité de tes oracles -

Destruction - destruction - hurlent au ciel les anges musiciens - en quel jour polyphthoos te croyais-tu - espérant en vain dans le froid - quel froid soudain - la visite des dieux -

La vérité est que tu n'as d'autre choix que le silence ou le blasphème - la vérité est que ta vie est orpheline de toi -

... Tu marches dans l'espoir d'une fusillade assez bleue pour finir dans la rivière blessée - sous la lumière crue - dans l'adoration des saules et des iris - tête renversée tu verrais aux fenêtres les enfants rouges qui s'amusent dans la prairie - et les oiseaux noirs entre les pins -

Mais ce sont des oiseaux morts - et c'est un ciel de pluie - aux fenêtres une haleine de chien - des éclaboussures de sang gris - ton corps est une douve - et ces chœurs que tu entends - mitraille de noir - font un vacarme de chars qui vont au combat -

Le bruit de ton histoire en loques - le temps jusqu'à la fin t'écorchera - arrachées les lances aux joutes de la mémoire - brisé le pavois des mots - et tu n'as plus dans les mains que cette pauvre manne -

Leur fulgurance dans la chute - dérisoire vêtue fluo pour retrouver ton chemin dans le champ de ruines -

... Tu marches au hasard - sans mémoire et sans projet – sans fin fuyant les ombres – anges ou geôliers – tu marches et tu sais qu'il n'y aura ni remise de peine ni résurrection –

« A quoi bon la honte et l'espoir » - disais-tu – à quoi bon le cri de la neuvième heure - la vérité est que tu es condamné aux fers que tu te forges - tu ne fais que brûler –

et si tu n'étais que soleil

CINNAME

... Désespoir danger disaient les bêtes chaudes – et les arbres de l'été où
régnait l'or – les draps blancs dans la chambre -

sur la table oh ! cette main demain

percluse

ne l'abandonne pas à ta grande voisine virtuose et craillante – elle ne connaît
que trop le pas – ne la laisse pas te marcher sur le pied dans la danse -

refuse sa becquée de signes vénéneux – racines de pissenlits - leur avenir est un
trompe-l'œil -

laisse-la à ses bits – à ses décrets

Ecoute - disait l'océan - écoute aux conques roses le bruit de ton sang que
porte la houle – Univers est la houle – sans routes et sans but -

je suis ton aïeul et ton verger – voici ton histoire – voici la puissance des fruits
dans les travaux du vent –

et dans le flanc des navires la casse le nard et la myrrhe –

femmes sont les

navires

Viens - viens disaient leurs regards – tours de feu d'un pays d'odalisques que je
réinventais chaque nuit dans le silence des origines –

viens laver ton âme aux saturnales du désir – viens bâtir ta demeure sous nos
caresses maçonnes -

tisonne le bûcher d'aromates -

sacrifie à l'orgueil de vivre

Jette au feu ton habit de songe-creux et cours aux plages de chair – nu - les
bras ouverts –

abîme-toi dans la mer nourricière du corps – enivre-toi de ses parfums qui te
feront l'égal des dieux –

aime enfin –

oubli est l'amour

Pyramide inverse à la pointe du souffle – tête en bas oublie jusqu'au mystère
d'être – jusqu'à la peur de soi –

sablier -

la peur d'être par soi sans cesse renversé

oublie jusqu'à ne plus te départager –

fais la nique au beau boa de la folie –

cet infini de mots noirs de suie dans le

creuset du crâne

Une vie neuve s'offre à toi dans le cercle de feu des heures

.....

... Femme tu es

le rouge où j'irai –
cannelle d'où renâit

le Phénix

JOURNAL DE BORD
DU MATELOT ESPOIR III
(extraits)

Il est dur d'être une boussole affolée par un orage ou une aurore boréale, tournant vers les points cardinaux, dans une ombre traversée de sonneries, de feux, de cris, où la folie fait la belle et montre au coin des rues son visage avenant.

Paul Nizan, *Aden-Arabie*

Ô tristesse des couples - quand ils se rassemblent c'est l'horloge du temps - quand ils se défont c'est pour une morale illusoire (*une femme ayant sa raison* disait-il *un chat passant parmi les livres*) - jamais ils n'auront la nuit la phosphorescence de la mer - la solitude des phares - ô tristesse des couples - j'ai honte lorsqu'ils se rassemblent - et lorsqu'ils se défont j'ai des larmes de crocodile -

Une heure du matin - à la radio la voix d'Astrud Gilberto - mon Dieu mon cul qui nous avez donné l'amour -

Saxophone dans la nuit - au secours Gerry Mulligan - au secours mon enfance neige - Eurydice - et la brûlure du sang comme une plage sans soleil - comprenez-vous cela mes sœurs adroites - comprenez-vous cela vous les êtres du frigidaire et de la justification (moi aussi je suis né quelque part) -

Maybe following the next page -

Nous quittons maintenant l'orchestre Albert Kleiner et Raymond Carral vous donne rendez-vous la semaine prochaine -

La vie continue - *Skibet går videre -*

De quoi nous plaignions-nous - de quoi vous plaigniez-vous puisque vous ignorez que le désespoir est l'école des amants -

Mais un jour (pourquoi se refuser le plaisir facile de l'écrire) nous aurons - futur certain - *des lumières sur les rivières et des arbres inconnus -*

Je ne cesse pas d'écrire - noyade pour rire - Mesdames & Messieurs le spectacle continue - c'est tous les soirs le Crazy Horse entre les lignes - voulez-vous des noms - Michou Love - Lisbet Vulkan - Zip-fastener Maria-Andrea - Silja Platine - éclectisme de bon aloi - (je condense à l'extrême et en toute modestie) - je vis avec mon temps -

Qu'est-ce que cela veut dire

Qui me fuit

Mélodie

rompue

àïe

C'EST LA FÊTE !



*

Aux fers – englués dans la poix des couchettes – dans un boyau de nuit bourré de mauvais rêves – aux tempos le tam-tam du désir – aux poignets le pouls du cœur – ah quelle hargne d’aimer – si aimer est cette soif -

Chaque lumière à terre signalait un couple tendre - une fraternité d’alcool - magie noire et blanche de l’escalier - gin et guitares - Ken au carré rêvant des fellatrices d’Honningsvåg – et Søren revenu chantant *The fool on the hill* -

Ô la chair des filles sur le ciel pâle du hublot - prairie stercorale - draps sans fin de plâtre et d’ombres vives - dans nos couches de prince allions-nous demain retrouver leurs lèvres poisseuses - leurs gestes d’algue –

Et nos corps enfin désincarcérés des œuvres mortes du navire comme de grandes bêtes blanches courant sur les glaces – ô le pain de l’amour – si aimer est cette faim -

Festin –

festin d’adolescentes moqueuses si férues d’hommes déjà - ivres mortes dans la nuit électrique – fièvres de lait sous la lumière immobile – brûlure des regards – phosphorescence des corps durs –

Toutes ici des feux et l’incendie délivrance –

à l’envers de la mer où la mort rôde – où aimer est mortel – si aimer est ce feu –

si aimer est ce gouffre -

Ô le sel du désir sur les escarres de la mémoire –

.....
... Et tu craignais, matelot ! de décevoir la mer - ta peau mordue regarde-la saigner, sang bleu beau carnage - à ta gorge cet animal de l’amour - mon amour ô ma jalousie tue - l’hiver me taraudait dans le dégel de mes mains - voici ta vie jour après jour aux prises avec tes rêves entre les cuisses attendrissantes des imbéciles
.....

*

*A Circeto des hautes glaces, la première et l'initiatrice - son cœur ambre et spunk – la
passeuse qui me fit Roi Pêcheur aux jours de disette,*

Au silence de là-haut, pur de tout bruit, de toute mémoire et de tout avenir,

Aux vents catabatiques, pourvoyeurs d'eaux libres dans les banquises de l'âme,

*Aux mots univers qui nous viennent dans la nuit - aux mots éclatants qu'on
ramasse au matin comme des étoiles mortes,*

Au beau navire blanc qui avançait dans l'air comme un nuage neuf,

Aux oiseaux du ciel et aux poissons de la mer,

A quelques corps – à tous les visages,

*A celle, infiniment dans la lumière, présente-absente, reine des métamorphoses,
qui m'arracha aux temps obscurs,*

Au matelot Espoir, qui mit sac à terre au milieu du rêve.

LA MORT D'APOLLON

Apollon, tu vas mourir. Tu vas mourir dans d'atroces douleurs, d'une mort infiniment lente, raffinée, civilisatrice. La plus sûre, la pire : celle des signes.

Les signes noirs de l'écriture dont j'entreprends de couvrir ta face glabre, et qui est la plus fidèle alliée de l'immobilité et des tromperies de la mémoire, fossoyeuse abstraite, bientôt blanchie de toute préméditation.

Regarde-la te fixer de ses pupilles de reptile. Son chiffre, qui échappe au temps, te fascine, contre elle tes flèches ricochent, tes épiphanies font long feu. Tu ne bouges déjà plus, paralysé par sa toile. Ton soleil se voile et bientôt s'éteint. Parpaing après parpaing, je mange ta lumière. De ma main, je bâtis l'ombre.

Tu meurs, dieu-taupe, dans un vertige par lequel, aveugle trop longtemps de son propre éclat, comme un miroir brûlé, s'anime enfin ton regard. De combien de ténèbres s'est payé ton art de paillettes ? Tu meurs, et tu ne peux rien contre la mort que je te donne, parce qu'elle comble un vide de l'Histoire.

Ton assassin est dans son droit.

Peux-tu comprendre cela, bel enfant instinctif, que ta blonde chevelure sans fin n'est blonde qu'au prix de ma nuit et de ses innombrables crevasses, moraines grises, langues de glace poussiéreuses, que ta beauté, ta jeunesse et ta superbe me fassent plus mal que la plus souveraine des souffrances ?

Je t'assassine, et c'est par légitime défense.

C'était toi ou moi. J'avais trop longtemps lâché la proie pour l'ombre. A force de pourvois et de non-lieux c'était pour toi trop de pureté, et pour moi trop de souillure. En aurai-je fini un jour de recenser tes crimes, chacun parachevant le mien - et voici qu'après les boucles de ta mise en pli et le croissant d'albâtre de ton front vient le tour de tes yeux, que je crève, et de tes cernes, que je fripe, ô joie d'être enfin l'or par quoi se fait l'éclipse - en aurai-je fini un jour d'accumuler les preuves ?

Front Brillant est mon nom, pareil au saule dans la lumière, et je ne serai dans mon réquisitoire ni confus ni radoteur, mais droit comme les rois de mon sang, abreuvé aux marées d'équinoxe, dur et providentiel comme le grain de blé et les poissons noirs de la mer.

Tu m'as volé mon pays profond de brumes et de peurs vraies, mon royaume barbare où désormais Velléda, ma vierge blanche, ne s'éveille plus. Tu as rempli les verres, ta faconde aveuglait mon peuple difficile, tes jongleries conquéraient plus sûrement que tes muscles et ton arc. Et tu as séduit ma naïve sylphide.

Elle t'aimait, Apollon, tu prenais ma place.

Tu as pris ma place, elle sait aujourd'hui fabriquer de la nostalgie, sa bouche regorge d'îles recuites et de mer sans marées, de banquets et de masques, d'hypocrites et de voleurs de figues, autant de mots qu'ignorait ma langue moribonde. Ses livres racontent ta soi-disant sagesse et comment tu nous as fait ce que paraît-il nous sommes.

A tes genoux sur les glacis de l'Olympe, suspendus à tes oracles rocaillieux, obéissant à tes rites, réfrénant notre désir de hauteur dans la crainte de la foudre vengeresse : esclaves après la chute répondant au nom d'homme, attelé à son champ, malhabile dans l'art des ponts et la lecture des astres.

Comme je te hais, Apollon, avec quelle application de copiste, quel entêtement d'âne !

Je ne te laisserai pas le choix des armes, je ne laisserai pas le champ libre à ta parole. Les mailles serrées de mon labour, de ma frustrée langue-toit, à l'antipode de tes berceuses sucrées qui confondent les Heures et rabibochent les biches et les lions, sauront sûrement te clore le bec.

Car tes discours obliques m'ont investi jusqu'au doute. Tes énigmes passe-partout noient le poisson, mes phrases se diluent en points d'interrogation. Ta mort me sera-t-elle délivrance ? Et qui suis-je pour oser te tuer ? Mon crime porte son châtiment. Parce que tu expires où s'achèvent mon poème et mon but, ton agonie est aussi la mienne. Je suis au nombre de tes hécatombes.

Comment alors ma haine de toi n'engloberait-elle pas la haine de toute parole ? Je sens sur ma gorge la lame effilée du silence, qui me guette de son œil de volaille plumée. Et ce n'est pas un hasard si j'arrive ici à la bouche, à tes lèvres enfin ! voleuses de filles de roi et faiseuses d'anges - d'arbres et de fleurs -, à la source de ce chant qui faisait danser les dieux, Apollon citharède, Apollon musagète !

- Ou mère maquerelle ? Regarde-les, tes Muses, qui ne savent que se vendre au plus offrant. Tu ressembles en cet instant au petit marquis qui défila dans la fable bocagère donnée jadis pour les vingt-trois ans de la Reine Christine, affublé *d'un manteau orange noué avec une faveur bleue et de petites jambières d'or*, et je comprends l'éclat de rire de Brennus découvrant que tu avais forme d'homme.

Brennus, mon frère corbeau, mon maître en blancheur, maître des eaux et du brouillard, et ton vrai jumeau, avec le noir duquel à la fois je te raye et te redonne mémoire, fils ingrat, aurais-tu oublié d'où venait ta mère, que pourtant naguère tu protégeais bec et ongles contre serpents, géants ou enfants insolents ?

Pauvre géomètre qui te croyais le centre du monde, aurais-tu oublié ta dérive d'île en île avant que la déesse des douleurs ne finisse par la rejoindre sur la plateforme offshore de Délos ? En vérité tu viens des mêmes marges d'où je viens et où je te renvoie, refermant la boucle sous ton menton rond et grassouillet.

Voilà, mon crime est consommé. Tu es mort, Apollon qui visait loin et éloignait le mal : tu n'as rien vu venir et tu n'as rien pu faire. Les monstres de mon siècle ont eu raison de toi, et je n'aurai fait qu'hurler avec eux, par peur de me retrouver seul – tu es mort et enterré, et mon deuil sera muet.

TOMBEAU DE VELLEDA¹

Sister of the mirage and echo
Robert Graves, *The white goddess*

1

tu m'es venue avec la chute des feuilles
sous le préau gris d'une ville intouchable
que je porte en moi comme un amour perdu
ou bien un soir de tempête d'équinoxe
dans une chambre aux volets tremblants
navire
désemparé que le seul espoir commande
ou bien...

mais c'était dans la nuit sept fois parcourue
d'un Nouveau Monde où la lune est bleue et pousse
des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres

j'étais je m'en souviens en exil des choses
rejeté par la mer grelottant de froid
sur le rivage vide où le vent canonne
le sable et couche les saules

ô paria
de moi-même mal habillé de mots morts

combien de temps avais-je erré gorge sèche
au seuil des étoiles

en avais-je même
la trace

car rien ne s'inscrit sous les arbres
de l'Île de Verre rien ne dure et rien
ne fait que l'enfant se souviennne des ombres

vivre n'est peut-être que cette inquiétude
d'un nuage sur la mer

2

tu m'es venue à la rupture des eaux
blanche

ô si blanche sous ta tunique noire
apportant le feu

chantant dans la tempête
d'une voix mélodieuse des paroles
terribles qui donnaient mesure aux vents et

résumaient le monde
et je sus par tes lèvres
que j'étais le premier homme

moi qui ne savais de la mer que le nom
(mettre leur nom sur les êtres et les choses
voilà la clé croyais-je car j'étais à
l'âge encore où l'on se fabrique des dieux)
je fus entre tes cuisses poisson d'argent
et déferlante à la renverse du sang
sur les hauts fonds embrasés

tu me fis ton égal dans l'ordre des chênes
et l'art de la greffe et des métamorphoses
je fus la barque et le rameur
et la bêche
et le fruit
je fus le père et le fils

tu me donnas l'eau et le sel de ta bouche
la houle des syllabes
et j'eus tes yeux
Velléda pour ce pays sonore en moi
que j'ignorais et que je cherche toujours

3

Voyageur fut le nom auquel depuis lors
j'ai répondu
je pris la rame légère
qui t'avait donné vers moi barre sur l'eau
et me mis en marche sous la lune bleue
au solstice d'hiver
cherchant le chemin
dans le noir vers le jour

seul
trop seul souvent
fuyant les hommes dont me blessait le rire
je devins l'ami du merle et du courlis
de la laminaire et du compagnon blanc

j'appris à me dissoudre dans le silence
j'appris à coller l'oreille sur la terre
et à me faire en mer une visière
de mes mains

lisières rivières et rivages
limes sitôt atteints sitôt franchis
mais

au réveil si peu de poissons dans les cales
et si peu de lumière dans la grange

piètre pêcheur et mauvais paysan
je n'aurai pas su entendre mon pays
bruissant de mémoires
je n'aurai pas su
accueillir en moi l'intrus

et j'ai jeté
aux orties
Velléda ô ma Velléda
trahie
ta langue de fée

4

tu m'avais dit *Ah !*
si tu m'aimais, quelle serait notre félicité ! Nous
trouverions pour nous exprimer un langage digne du ciel : à présent il
y a des mots qui me manquent...

ma langue se perd
le sang jaillit
je serai tantôt *comme une*
moissonneuse qui a fini son ouvrage
et s'endort fatiguée au bout du sillon

j'ai crevé l'œil des dieux avec la verveine du fou
j'ai jeté sur ta peau nue le voile blanc de la mort
et t'ai poussée dans le vide

ah ! gloire et douleur de cent fourmis guerrières
dans une ivresse de nuit verte
dévorée d'éclairs
(du pain et des jeux croyais-je
car longs à mourir sont les dieux)

l'arbre et la fontaine et la brise dans l'herbe
me parlent par ta voix
mais c'est une voix d'outre-temps

entre elle et la mienne
un abîme s'est ouvert
dans lequel se perd le chemin

et je me retrouve seul dans mon lit-cage
entre les draps de l'aube
dur et froid comme un signe

tous les jours sur tes pas
sœur du mirage et de l'écho
ma parole grandit et meurt

à l'ouest de moi-même
tombe le soleil
qui va la nuit fécondant l'argile de la mémoire
d'où je renais menteur
dépouillé de la lumineuse parole

nu sur le seuil de l'hiver
rêvant sans fin de zénith

ô parole étoile
froid et poussière
que le temps broie dans son poing

toujours en retard d'une marée sur la Terre
dans l'inflation des signes du poème
qui mime la vie

tu m'assignes à l'exil

arpenteur du temps serpent
tous les jours pour donner le change
je t'assassine en moi Velléda
et tous les jours ma blessure
s'envenime

¹ Ce texte a été publié dans le numéro 87 (juin 2023) de la revue *Diérèse*.

AVEC LE NOIR DU FEU SUR LE BLANC DU FEU
(Lecture d'Edmond Jabès, *Le livre des marges*)¹

Je n'ai lu nulle part qu'on ait rapproché Jabès de Rimbaud. C'est à *l'usage* que j'ai découvert entre eux une grande proximité : voici deux francs-tireurs, non confinés au petit monde des lettres, bien que leurs œuvres ne cessent de l'alimenter, irréductibles à toute classification, puits de citations, sources inépuisables pour nos propres mots, proprement « époustouflants ».

Ainsi le livre, ouvert avec le brûlant Rimbaud au cœur de la jeunesse, se referme avec Jabès, le sage inapaisé, au seuil de la vieillesse. Le premier là-bas, au levant glorieux, dense jusqu'au noir, expéditif, dans une fulgurance d'*illuminations* dégagées des « communs élans » – le second ici et maintenant, par approches successives, cercles concentriques centripètes à la recherche du point d'impact, onde inversée du langage, avec une agilité et une patience de kabbaliste, nous piégeant dans sa toile de mots.

Avec chez l'un comme chez l'autre, mer infiniment patiente aux rivages de leurs vies, creusant les grottes, comblant les golfes, l'humaine inquiétude – « la honte de notre inhabileté fatale ». Et j'aurais pu tout aussi bien refermer le livre sur ces laborieux alexandrins de mon « art poétique » adolescent, où la diérèse d'inquiétude lançait dans le vide le dernier pied du poème :

Parvenu sans plus d'arme au terme de l'étude
J'ai comme pitié de ces quelques vers épars
Et moi qui voulais tant terminer ici par
Rasséréiné j'en suis quitte pour l'inquiétude

... Jours de juin. Je lis Jabès sur la terrasse. A l'est, dans un lointain encore accessible, proche, la ronde des oiseaux sur le grand osier mort : merle, grive, corneille, pie, geai, pivert... (et la nuit sous la lune, chevêche ?), métaphore du temps et du livre, livre de questions (l'oiseau m'interroge s'il chante et semble s'interroger lorsqu'il fait silence) - livre des marges. Chaque oiseau (sauf peut-être le pivert : son aboiement est-il un refus de se laisser apprivoiser ?), qui pourtant ne possède aucun mot des miens – sa langue est un silence de mots -, me dicte une parole : chaque oiseau m'écrit.

Pareillement sont les mots que je vois là, en regard, chez Jabès. Ils ne sont pas plus les miens. Ni ce silence, que j'entends entre deux vocables. Mais ceux que j'écris ici, et ces silences que je me ménage avant de revenir, repartir, puisés aux soupirs béants entre l'épaisse forêt des signes que je viens de traverser, brasillant dans la chaleur de juin, et les coupe-feux du silence, là sur la page, là-bas sur les branches noires de l'osier mort, le sont-ils vraiment ?

A qui appartiennent les mots ? Quel droit organise ceux que je reconnais comme miens : ceux de Rimbaud et de Jabès, de Chateaubriand et d'Adonis, et de tant d'autres convoqués ici, tant d'autres ailleurs ? Que dois-je comprendre de cette coïncidence, que faire de ces signes, de cet appel ?

- Peut-être simplement répondre, tenter un chant amoëbée, sans souci de l'espace ou de la mort. N'est-ce pas ce chant d'outre-tombe en moi que je tente depuis toujours avec toi Velléda ?

*

Ecrire, entrer. On ne peut indéfiniment repousser le seuil. Ce sera ici avec ces mots d'*El ou le dernier livre*, en lequel j'ai vu un avant-livre du *Livre des marges* : « L'écriture est cette fresque obsédante sur les parois d'un livre si longtemps protégé, qu'à peine ouvert l'air ambiant corrode et annihile. Le lieu du livre est vide emmuré. Chaque page, précaire abri, possède ses quatre murs qui sont ses marges. Les exposer au jour, à la vue, c'est faire basculer les cloisons et le plafond. Toute écriture consiste, alors, à renvoyer le vocable à sa transparence initiale. »

« L'écriture, ô paysages de gouffres et de crêtes, est réplique fidèle de nos conquêtes et de nos échecs, au sein de la mort ; c'est pourquoi chacun de nous a son écriture, disait-il. La voix en épouse les contours. »

Pleins et déliés de la vie, j'aurais donc, moi aussi, haletant, mené cette lutte nocturne sur la rive dont il ne restera, comme une blessure à la hanche, que les signes noirs du poème, qui vont l'amble en moi avec ta voix éteinte, mais reconnaissable entre toutes.

Une goutte de sang, c'est le soleil du livre.

Ta voix Velléda qu'en baisant tes lèvres au réveil j'assassine en moi.

Faisceau de feu !... Tant d'édifices brûlent au fond de l'eau.

Le jour et la nuit ne sont qu'un même pari de cendres.

Nous périrons par le feu. Malgré la grande échelle et les lances à incendie du temps, notre demeure de mots ne cessera de brûler après que nous serons retournés à la mer nourricière.

Le livre serait cela qui « est gravé avec le noir du feu sur le blanc du feu ».

L'œil s'ouvre avec le jour, on est seul sous un soleil de plomb dans l'aveuglante blancheur du désert, on pousse un cri lorsque le feu gagne les poumons, pour conjurer le mal – et pour être moins seul avec lui. L'hymen se déchire, cercle de lumière que la flamme dévore. Les mots naissent aux lèvres du silence consumé.

- *Si blanc était le cri, qu'avec raison nous pensions que la douleur n'était qu'étapes éprouvées de blancheur.*

Le jour croît. Ecrire, consentir au feu - franchir le cercle.

Le jour meurt avec le premier mot osé.

- *Qu'est-ce que parler, alors, dans ces allées truquées ; face à ces lacs joueurs ? Qu'est-ce que parler, vraiment, dans ces arrière-fonds fangeux ; dans cet enfer du verbe et des gouffres ?*

Ecrire avec le noir du feu – coulée de boue, pluie de pierre ponce. Ecrire, corrompre – bien que porté par un rêve souterrain et très ancien de nuée ardente.

Le silence est sang séché de la plaie

La preuve que nous avons été traversés par un écueil, comme un navire, comme si les mots faisaient muraille, bordage au-dehors, vaigrage au-dedans, épiderme et derme. Peau double des mots.

Leur voix Velléda ne sera plus jamais la tienne, ton sang a séché aux lèvres forcées que la tempête stupéfia.

Myriades de coquillages défunts, les mots.

Impossible de marcher ou de s'étendre sur la plage coquillière que le soleil chauffe à blanc. La peau brûle. Cours vers la mer, mets tes poings sur les yeux pour ne pas perdre la vue.

Avoir l'oreille du sable, partager la gloire du galet.

Lisse à s'y méprendre est la nuit décerclée.

Tu te souviens d'avoir rêvé d'une « parole arrachée au soleil, à la vague perdue que le galet enchante », d'une parole ronde et tiède surgie du chaos nocturne, à la fois sombre et lumineuse, qui aurait été comme un « bruit immobile », et aurait rétabli l'ordre : moment de bonheur – quel autre mot moins risqué pour le dire ? *Le bonheur, ce fut une fois un œuf d'agate entre mes mains, pétrifié avant d'éclore.*

« Vertigineux interlignes ! Il n'y a qu'à regarder une page d'écriture, disait-il, pour s'apercevoir que nos chemins sont des ponts reliant un point d'espace à un autre ; une absence riche de promesse à une absence désolée. »

Nous ramassons notre souffle et, aux aguets, prenons notre élan. Mais le fleuve né de si hautes montagnes est large à son embouchure comme une mer, et les crues du temps emportent nos mots, cadavres d'animaux noyés.

« L'impasse, c'est-à-dire l'abîme. Alors, nous nous apercevons que nous n'avons, en écrivant, comme si le feuillet était le vide, que fait scintiller les paroles du temps dans la nuit noire de l'impasse. »

Ecrire pour conjurer le vide – comment ici (sautant d'un mot l'autre, de pont en pont – ou bien agrippé aux parapets ?) ne pas convoquer Alejandra Pizarnik, entre abîme et délire, avançant dans la nuit sur la crête coupante :

« Tu choisis l'endroit de la blessure
où nous parlons notre silence »

et encore : « étrange que je fus
lorsque voisine de lointaines lumières
j'accumulais des paroles très pures
pour créer des silences nouveaux »

Le silence n'est ni au commencement ni au bout ; il est entre.

Subjuguée,

la parole déserte la parole.

Elle s'applique à n'être pas.

Le Livre des Hymnes nous enseigne que notre parole n'est que l'écueil d'une parole plus grande, silencieuse – un écueil fertile autour duquel peut précipiter, se concrétiser ce qui nous excède : toute création, et toute la création. Nous arrimons à nos paroles une parole sans langue, présente-absente comme un mirage sur l'horizon, ou un premier souffle de vent.

« Je repose, la nuit, sur des myriades d'aiguilles de feu.

Etoiles, étoiles... » écrivait-il.

Prairie ardente dans les ténèbres, le Livre Clair nous reçoit dans le glacié des marges, là où le feu couve - *céleste engrais dont l'étoile serait la graine, ô savoir des sereines constellations.*

« Ne cherche pas le soleil derrière les brumes matinales qui le cachent. Tu risquerais, à travers leur épaisseur, de prendre, dans sa cruauté quotidienne, la mesure de ton impuissance », avait-il coutume de dire.

Et il ajoutait : « Le gris est plus cruel que le noir car il permet l'espoir. »

Lorsque, sous le préau gris ou derrière les persiennes closes de la chambre de l'enfant solitaire que soulevait la bourrasque, tu es venue à ma rencontre, portais-tu Velléda le nom d'espoir ? Etais-tu dans le noir la promesse fallacieuse d'un feu de chenal ?

L'espérance est envol de feuilles mortes ; bruissement, dans le vent, d'un reflet de leur or.

Tu m'es venue avec la chute des feuilles. Glissés de harpe. Le solstice d'hiver nourrit un rêve de mai.

Être lié à ce que nous lions de nos mains et non à ce qui s'évertue à nous lier : solidité du lien.

De quelques fragments de poterie échappés au soc, j'aurais passé ma vie à tenter de réinventer l'amphore – l'œuf d'agate - qui contenait ton chant.

¹ Ce texte a été publié dans le n° 3/2020 du *Journal des Poètes*.

NOTE

A l'exception de l'extrait donné du *Journal de bord du matelot Espoir* et de *La macle de cristal*, qui avait fait l'objet d'une autoédition à 25 exemplaires (et d'*Avec le noir...*, venu après, comme une sorte de dédicace), aucun de ces poèmes n'était achevé lorsque j'ai décidé de les reprendre, aux premiers jours de ma retraite professionnelle. Je me retrouvais suffisamment disponible pour l'écriture, et je venais de subir deux interventions chirurgicales assez graves pour que la question du temps qui me reste ait cessé d'être théorique. De là probablement ce sentiment que l'heure était venue d'enfin refermer la « blessure secrète » de l'inachèvement, que j'ai évoquée quelque part à propos de *La mort d'Apollon* - qu'il me fallait d'urgence *en finir* avant de pouvoir *aller plus loin*.

Aucun de ces poèmes n'était achevé, mais je connaissais parfaitement le projet de chacun d'eux (un seul vers quelquefois, ou une citation, le contenaient en entier). Mieux, je m'étais donné dès le début l'argument du livre : la mise en regard de l'acte créateur, dont le moteur est la perception de ses propres limites (hauteur des murs !), en ses moments les plus insupportables, avec le travail souterrain de la mémoire, dont le moteur est l'instinct de conservation, le désir de se posséder – de survivre. Ce qui explique que se tiennent ici des textes aussi distants l'un de l'autre dans le temps et la forme que la *Lettre sur l'inquiétude* et *Faïlle*.

La barre de l'argument était-elle si haute ? Je pensais m'en sortir en quelques semaines. Il m'a fallu plus de deux ans pour tous les reprendre.

Car je n'avais pas mesuré à quel point le temps avait travaillé contre moi. Les premiers textes de *Tombeau de Velléda* (et le titre du recueil lui-même, bien que le poème qui lui donne son nom ait été entrepris plus tard) avaient plus de quarante ans. L'auteur de *Là où je vis* n'était plus celui de *La grande passion*. Il m'a donc fallu remonter le temps, nager contre le courant dans le chenal pour retrouver l'abri du port où m'attendaient ce qui ressemblait à des épaves.

C'est alors seulement que j'ai compris que mes navires-poèmes devaient reprendre corps avant d'espérer pouvoir reprendre la mer, et que j'allais devoir pratiquer une poésie *à mémoire de forme* : j'avais la quille, quelquefois un morceau pourri d'étrave ou d'étambot, mais les membrures et le bordage manquaient toujours, sans parler du gréement.

De ce long travail exaltant, j'appris deux choses essentielles sur le métier de charpentier de marine dont je croyais pourtant presque tout savoir :

- que la forme est consubstantielle au projet poétique : c'est dans le tissage de la forme que se développe le sens. Impossible d'utiliser le gabarit de *Tombeau de Velléda* (qui est celui de son contemporain *Dans l'estuaire Thomas*, moulé sur une longue phrase sinueuse, après des années de blancheur qui s'expliquaient peut-être par la brûlure du soleil grec qui, à la charnière des années 80, m'avait redonné une parole qu'un temps j'avais cru perdre) pour restaurer, par exemple, *La cité amnésique* : c'est aux versets de *La grande passion* qu'il convenait de recourir.

- et que le travail formel est *physique* : l'utilisation du gabarit de *La grande passion* supposait de retrouver l'énergie, la fièvre et la colère de la jeunesse – et aussi son goût de cendre, qui est incrusté, autre exemple, dans le très sombre *Journal de bord*

du matelot Espoir. On est obligé de se faire violence, on ressort de l'exercice fourbu – mais aussi allégé, un peu aérien, comme après une longue marche où l'on a su « trouver son rythme ».

Dernier point : l'importance grandissante (envahissante !) dans ce livre de ce que j'appelle « lectures », au point d'en arriver, dans le dernier texte, à faire chœur avec une autre voix. De quoi est-elle le symptôme ? Non pas aveu de faiblesse, plutôt courage de saisir une main tendue. Ou conviction qu'à plusieurs on va plus loin : les charpentiers de marine travaillent en équipe.

REPERES

ARGUMENT	août 1971
LETTRE SUR L'INQUIETUDE	août 1971
APRES LA PLUIE LA PLUIE	nov. 1972
LA CITE AMNESIQUE	oct. 1971
SUITE POUR LA DESCENTE DE CROIX	nov. 1972
CINNAME	août 1972
CONTRE LA HAUTE VOÛTE D'OMBRE	fév. 1973
JOURNAL DE BORD DU MATELOT ESPOIR III (extraits)	juil. 1974
<i>Ô tristesse des couples</i> <i>Le petit vapeur Kvedfjord de Tromsø</i> <i>Aux fers -</i> <i>A Circeto des hautes glaces</i>	
LA MACLE DE CRISTAL	août 1976-janv. 1977
LA MORT D'APOLLON	fév. 1977
FAILLE	oct. 1979
TOMBEAU DE VELLEDA	déc. 1995
LECTURE D'ADONIS DANS LA LUMIERE DE VELLEDA	mai 2016
AVEC LE NOIR DU FEU SUR LE BLANC DU FEU	juin 2015
NOTE	juin 2015